

La France libératrice

Le « Temps » relève avec raison ce que la France vient de faire pour les Arméniens :

Dans le flot tumultueux des événements divers qui attirent l'attention publique sur toutes les parties du monde habitable, on n'a peut-être pas suffisamment remarqué ce qui vient de se passer sur la côte de Syrie, au Djebel-Moussa, près du golfe d'Antioche.

Sur les hauteurs escarpées de ce « promontoire de Moïse », cinq mille Arméniens, hommes, femmes, enfants, s'étaient réfugiés, fuyant les hordes de massacreurs que les fonctionnaires du gouvernement turc avaient lancées à leur poursuite. Ces malheureux s'étaient retranchés, tant bien que mal, sur cette position, et se défendaient avec courage. Mais ils n'avaient presque point d'armes. Leurs mauvais fusils ne faisaient pas de mal à l'adversaire. Celui-ci, au contraire, était en possession de tous les engins de destruction que l'ingénieuse méchanceté des Allemands a mis aux mains de la Turquie sanguinaire. Les balles Mauser sifflaient aux oreilles de ces cinq mille fugitifs, traqués de toutes parts, à bout de ressources, privés de nourriture depuis plusieurs jours, réduits au plus effroyable désespoir. Acculés à la mer, ils allaient être cernés sans issue possible.

Leurs agresseurs, de plus en plus rapprochés, leur criaient des menaces, les sommaient de se rendre. Pensons bien aux horreurs d'une pareille reddition ; les vieillards fusillés à bout portant ; les jeunes femmes et les jeunes filles partagées entre les officiers et fonctionnaires turcs, pour être enfermées au harem ou vendues au bazar ; les hommes et les enfants entraînés en esclavage au fond de l'Asie ténébreuse et farouche, pour disparaître dans quelque châtiment, en servant des maîtres aussi féroces que les contemporains de Timour l'Egorgeur. On sait que les complices de Mehmet V et de Guillaume II, dignes successeurs des assassins gagés du sultan rouge, ont juré l'extermination de la race arménienne et aussi la destruction totale des chrétientés d'Orient. Pauvres Arméniens ! Ils avaient réussi, après l'épouvantable saignée de 1896, à rejoindre leurs foyers autour du lac de Van et du mont Ararat, à reprendre peu à peu, à force de patience et de résignation, le chemin de leurs communautés, éparses sur les rives de la Méditerranée asiatique. On chercherait vainement dans l'histoire des persécutions un peuple plus affreusement meurtri et plus passionnément résolu à vivre, à se multiplier, à se perpétuer malgré l'atroce fureur des tueurs acharnés à sa ruine. Et voilà que de nouveau, sur les montagnes qui dominent l'ancienne Arménie, dans le Taurus, dans l'Elbourz, au flanc des âpres coteaux du Kurdistan, au fond des vallées pleines de souvenirs héréditaires, le long des torrents qui descendent des sommets arméniens pour former l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe, la Koura, le Tchoukhouk, le signal du carnage a été donné aux zeybecks et aux bacha-bouzouks par les délégués officiels des bourreaux chamarrés qui règnent encore à Stamboul. Et de longues caravanes d'hommes, de femmes et d'enfants, chassés de la terre natale, ont repris, vers la mer, le chemin des anciens exodes.

Ceux du Djebel-Moussa, près du golfe d'Antioche, allaient périr dans un dernier effort de résistance, lorsqu'un de leurs guetteurs signala au large, dans la vaste étendue de la mer azurée, un navire qui croisait non loin des côtes. C'était un vaisseau de guerre. Son pavillon faisait briller au soleil du bleu, du blanc, du rouge, les trois couleurs de la France. C'était le salut pour ces infortunés proscrits. Ils se précipitèrent, au plus haut du promontoire, un mâât, avec un drapeau tricolore, fait rapidement avec des lambeaux d'étoffe. Aperçus par les vigies de l'éclairer d'escadre, ils eurent l'indicible joie de voir s'avancer vers leur refuge le navire français, bientôt suivi par une flottille en croisière sur les côtes de Syrie. Quelques volées de mitraille envoyées par les canons français eurent tôt fait de disperser les massacreurs, surpris par cette attaque soudaine. Une compagnie de débarquement acheva leur déroute. Et les malheureuses victimes de la barbarie ottomane furent recueillies à bord de nos vaisseaux qui les transportèrent en Egypte, où elles sont désormais à l'abri de tout danger.

C'est une bonne action de plus à inscrire au compte glorieux de la France, libératrice des peuples opprimés, tutrice des faibles, gardienne du droit. Car il y a une justice, quoi qu'en disent les immoralistes allemands — il y a une justice sous le ciel orageux où les yeux inquiets de l'humanité dolente aperçoivent déjà les signes précurseurs de la liberté.